

HOMÉLIE 12

«Au reste, mes frères, j'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo, à cause de vous. Afin que vous appreniez par nous à ne pas vous élever plus qu'il n'est écrit»

1. Tant qu'il faut parler avec sévérité, Paul ne se met pas en scène; il s'exprime comme s'il était parmi ceux-là même à qui il s'adresse, de manière à ce que la dignité des personnes accusées, arrêtant les accusateurs, ne laisse aucune place à la colère. Maintenant que sa parole devient moins sévère, il montre les personnes à découvert, il prononce les noms de Paul et d'Apollo. Voilà le sens de ces paroles : «J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo.» Avez-vous vu comment, pour vaincre le caprice d'un enfant malade, qui trépigne de colère et refuse les aliments que les médecins ordonnent, ceux qui l'entourent appellent le père ou le maître de l'enfant, et le forcent à recevoir de la main du médecin ce qu'il ne voulait pas d'abord, triomphant par la crainte de ses répugnances et de sa colère ? Ainsi fait Paul à l'égard des Corinthiens. Ayant à venger les uns des humiliations qu'on leur fait subir, les autres des honneurs exagérés qu'ils reçoivent, il ne nomme personne; il se met lui-même en avant ainsi qu'Apollo, afin que la crainte frappe ses auditeurs et les dispose à recevoir le remède dont ils ont besoin. Il ne dit de qui il entend parler que lorsque le remède est pris et a produit son effet. Ne voyez là aucune feinte, mais seulement une conduite sage et mesurée. Qu'aurait-il obtenu à faire autrement et à dire : vous jugez des hommes saints et irréprochables ? d'irriter ses auditeurs et de les éloigner de lui. Mais en disant : «Je me mets peu en peine d'être jugé par vous;» et en ajoutant : «Qu'est Paul ? qu'est Apollo ?» il s'en fait écouter. Voilà pourquoi il dit : «J'ai personnifié ces choses en moi et en Apollo, afin que vous ne vous éleviez pas plus qu'il n'est écrit;» laissant entendre qu'en les mettant en scène il les aurait indisposés contre lui, et partant les aurait privés d'utiles avis et d'une correction salutaire. Maintenant le respect qu'ils ont pour Paul et son compagnon, leur rend moins amère la leçon qui leur est adressée. Mais qu'est-ce à dire : «Plus qu'il n'est écrit ?» Il est écrit : «Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et ne voyez-vous pas une poutre dans votre œil ?» et encore : «Ne jugez point, et vous ne serez point jugés.» (Mt 7,1-3) Si nous ne faisons qu'un, si nous sommes unis, pourquoi nous élever les uns contre les autres ? «Celui qui s'humilie sera exalté.» (Mt 23,12) «Que celui qui veut être le premier de tous devienne votre serviteur.» (Mc 10,43) Voilà ce qui est écrit.

«Afin de ne pas vous élever contre un autre pour défendre quelqu'un.» Laissant donc de côté les maîtres, il gourmande les disciples qui les exaltaient outre mesure. Les grands, passionnés pour la gloire extérieure, auraient répudié un tel langage à cause de leur aveuglement; mais ceux-ci, détachés de la gloire et se contentant de la donner aux autres, devaient accepter plus facilement les reproches, et, par conséquent, échapper plus facilement aux dangers de la contagion. S'enorgueillir au sujet d'un autre, encore qu'on ne songe nullement à ses propres mérites, c'est vraiment de l'orgueil. On n'excuserait pas d'arrogance un homme qui tirerait vanité des défauts d'autrui, pourquoi en serait-il autrement quand il s'agit des qualités ? C'est le sentiment que l'Apôtre appelle enflure avec beaucoup de justesse. Dans le corps humain, un membre ne s'enfle que parce qu'il est malade et enflammé; si un membre dépasse l'autre, c'est toujours à la suite d'une tumeur. Dans le corps de l'Eglise, c'est la même chose; un membre qui se gonfle est un membre malade, puisqu'il grossit au delà de toute mesure. L'enflure, en effet, ne consiste pas en autre chose. Ce ne sont pas les aliments ordinaires qui amènent dans le corps ces accidents, mais je ne sais quelle humeur mauvaise et dangereuse. L'arrogance naît aussi dans les âmes sous l'invasion de pensées étrangères. Voyez avec quel à-propos l'Apôtre dit : «Afin que vous ne vous enfliez point.» L'enflure ne va point sans une certaine tumeur d'esprit, toute pleine d'une humeur corrompue. En parlant comme il fait, Paul ne prétend pas rejeter la guérison, mais seulement celle qui serait pire que le mal. Voulez-vous guérir de ce mal ? Je ne m'y oppose pas; seulement, que ce ne soit au détriment de personne. Nos maîtres ne nous sont pas donnés pour que nous combattions les uns contre les autres, mais afin que nous nous aimions tous. Que fait un général dans une armée ? Il réunit des membres séparés. Supposez-lui un autre rôle, et vous en faites le pire des ennemis.

«Qu'est-ce donc qui vous distingue ? Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ?» C'est maintenant le tour des grands. Eh quoi, dit-il, est-il si clair que vous méritiez des louanges ? Avez-vous été jugés ? Où sont les preuves ? Sur quoi reposent vos prétentions ? Vous n'avez rien à alléguer ? Et quand même, ne savez-vous pas combien les hommes sont sujets à l'erreur ? Supposons même que vous méritiez des louanges, que vous ayez des qualités réelles, que le jugement porté par les hommes sur vous soit juste, y a-t-il encore lieu de vous

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

enorgueillir ? Vous n'avez rien en propre; tout ce que vous avez, c'est de Dieu que vous l'avez reçu : pourquoi feindre de posséder ce que vous n'avez pas véritablement ? Ce que vous possédez, les autres l'ont comme vous. Ce n'est ni ceci, ni cela que vous avez reçu, mais bien tout ce que vous avez.

2. C'est par la grâce de Dieu et non par vous-même que vous faites le bien. La foi même est le fruit d'une vocation particulière, la rémission de vos péchés, les grâces, renseignement de la doctrine, les vertus, tout vous vient de Dieu. «Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu ?» Rien. Et vous vous enorgueillissez ? Humiliez-vous plutôt; car ce qui vous a été donné n'est pas votre bien propre, c'est plutôt le bien de celui de qui vous le tenez. Si vous avez reçu, c'est un autre qui vous a donné; si vous avez reçu d'un autre, vous ne pouviez recevoir ce qui était à vous; et si vous avez reçu quelque chose d'autrui, pourquoi cette fierté, comme si vous possédiez par vous-même ? Voilà pourquoi l'Apôtre ajoute : «Si vous avez reçu, pourquoi vous enorgueillir comme si vous n'aviez point reçu ?» Ayant dans la suite du discours abondamment prouvé ce qu'il avançait, il leur fait voir maintenant qu'ils ont encore beaucoup à recevoir. Quand même vous auriez reçu la plénitude des dons de Dieu, vous ne devriez pas être fiers de ces grâces, puisqu'aucune ne vient de vous; mais il s'en faut que vous en soyez là. C'est à ces pensées qu'il avait fait allusion au commencement de sa lettre, quand il disait : «Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels;» et encore : «Je n'ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié.» Maintenant il veut les remplir de confusion, et il dit : «Vous êtes déjà rassasiés, vous voilà déjà riches.» Interprétez : Vous ne manquerez désormais de rien, vous êtes parfaits, vous voilà au comble de la perfection; sans doute vous ne croyez avoir besoin ni de docteurs, ni d'apôtres. «Vous êtes déjà rassasiés.» Déjà, c'est à dessein qu'il prononce ce mot, pour rendre manifeste l'in vraisemblance et la folie de leurs prétentions. Vous avez marché trop vite, leur dit-il, les jugeant par eux-mêmes, vous ne pouvez être arrivés si tôt au terme et vous avez encore un grand chemin à parcourir. C'est le propre d'un esprit étroit de se rassasier de peu; il n'y a que les malheureux qui se croient riches quand ils n'ont presque rien. La pitié est insatiable. Croire avoir tout reçu, parce qu'on en est aux premières faveurs, et, s'enorgueillir des premiers pas, comme si on avait atteint le terme de la course, c'est la marque d'une âme encore peu formée. Puis il enfonce plus vivement l'aiguillon, il poursuit : «Vous êtes déjà devenus fiches, vous régnez sans nous; et pussiez-vous régner, afin que nous eussions part à votre royauté !» Paroles graves et sévères, qui terminent admirablement les accusations que l'Apôtre vient de formuler ! Faire suivre ainsi une accusation de quelques paroles propres à toucher l'honneur, c'est le meilleur moyen de rendre son avertissement utile et acceptable. On arrive ainsi à dompter les esprits les plus rebelles: on a plus facilement raison d'eux de la sorte que par des reproches directs; on les irrite moins, on leur rend moins pénible la honte qu'éveille toujours une remontrance ouverte.

Cette manière de faire a d'ailleurs un double avantage et produit deux effets bien contraires : d'un côté, elle est pour celui envers qui elle s'exerce plus dure qu'une censure franchement avouée; de l'autre, elle le dispose, malgré tout, à la patience et à la miséricorde. «Vous régnez sans nous.» C'est là une insinuation contre les docteurs et les disciples, qui découvre en eux l'absence complète de conscience, et presque la folie. Elle revient à peu près à ceci : Tout nous est commun à la peine, et nous travaillons comme vous; mais, quand il s'agit d'être couronnés, vous marchez les premiers. Ah ! je le dis sans amertume, et la preuve, c'est que je voudrais vous voir régner. Mais qui sait si on ne prendra pas son langage pour une ironie ? Le craignant, il ajoute : «Afin que nous régions nous-mêmes avec vous.» Car nous aussi nous serions en possession des mêmes biens. Quelle sagesse ! quelle sollicitude ! quelle humilité surtout dans les paroles suivantes : «Il semble que Dieu nous traite, nous ses apôtres, comme les derniers des hommes, comme des criminels, voués à la mort.» Remarquez le sens et la gravité de cette expression : «Nous.» Mais cela ne suffit pas : pour frapper davantage les disciples, il mentionne sa fonction : «Nous, ses apôtres,» nous qui avons tant souffert pour Dieu, qui avons jeté partout la semence de sa parole, qui avons fait de vous des hommes sages; voilà que nous sommes traités comme les derniers des hommes, comme des criminels voués, ou plutôt condamnés à la mort. Après avoir dit ces paroles : «Afin que nous régions avec vous,» il adopte un autre langage, et, pour ménager leur susceptibilité, il reprend les mêmes idées avec plus de force : «Il semble, dit-il, que Dieu nous traite, nous ses apôtres, comme les derniers des hommes, comme des victimes vouées à la mort.» Je le vois bien, et ce que vous dites me confirme dans ma pensée, nous sommes les plus méprisés des hommes, véritablement condamnés et toujours condamnés à la souffrance; vous, au contraire, vous rêvez déjà le triomphe, les honneurs, les couronnes. Puis, pour faire ressortir davantage

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

l'absurdité d'un tel langage, et manifester l'in vraisemblance de leurs prétentions, il ne dit pas : Nous sommes sûrement les derniers, mais bien : «Dieu nous traite comme les derniers.» Que dis-je ? Cela ne suffit pas, et il ajoute : «Comme des victimes vouées à la mort.» Evidemment, quelque insensé qu'on pût être, on ne pouvait qu'apercevoir le sens de ces paroles, et comprendre qu'elles portaient d'un cœur blessé, désireux de toucher et de confondre les disciples.

3. Et remarquez la sagesse de Paul ! Les mêmes choses qui, dans une circonstance favorable, lui servaient à se grandir lui-même, et à réclamer des disciples le respect et l'honneur, ces mêmes choses deviennent pour lui l'occasion de le faire rougir, en se disant lui-même condamné. C'est beaucoup, en effet, d'avoir le sens de l'opportunité. Il dit destinés et voués à la mort ceux qui sont dignes de souffrir mille morts. «Parce que nous sommes offerts en spectacle au monde, aux anges et aux hommes.» Qu'est-ce à dire : «Nous sommes donnés en spectacle au monde ?» Ce n'est pas dans un coin du monde, ni dans une petite contrée, que nous souffrons ces choses, mais partout et chez tous les hommes. Ce n'est pas assez : les hommes peuvent agir de telle façon qu'étant offerts en spectacle à leurs frères, ils détournent par la bassesse de leurs actions les regards des anges. Pour nous, nos combats sont honorables, et rien n'empêche les anges de les contempler. Voyez comme il se fait un piédestal de ce qui semblait, il le disait lui-même, devoir l'avilir; et comme aussi il humilie les disciples par cela même dont ils nourrissaient leur orgueil. Il semble tout d'abord plus vil d'être insensé que de paraître sage, d'être infirme que d'être fort, d'être méprisé que d'être entouré de gloire; et voilà pourquoi il revendique pour lui le premier rôle, laissant aux autres le second. En réalité néanmoins, son état est préférable, puisqu'il devient ainsi un spectacle non seulement aux hommes, mais encore aux anges. «Nous avons à combattre et contre les hommes, et surtout contre les puissances spirituelles.» Le voilà donc sur un grand théâtre. «Nous sommes insensés à cause de Jésus Christ, et vous êtes prudents en Jésus Christ.» De nouveau, Paul veut éveiller chez les disciples une pudeur salutaire, en leur montrant l'impossibilité d'allier des choses si contraires et si éloignées l'une de l'autre. Eh quoi ! vous sages, et nous insensés dans les choses du Christ, est-ce possible ? Les apôtres, en effet, étaient battus, méprisés, foulés aux pieds, tenus pour des hommes de rien; tandis que les disciples étaient honorés et passaient pour sages et habiles dans l'esprit de beaucoup. Paul s'en étonne à juste titre. Comment donc se fait-il qu'enseignant une doctrine, nous soyons soupçonnés d'agir en opposition avec cette même doctrine ?

«Nous sommes faibles et vous êtes forts.» On nous poursuit, on nous persécute; tandis que vous êtes dans la plus entière sécurité et dans les aises de la vie. Or, par sa nature, la prédication n'amène pas ce résultat. «Vous êtes honorés, et nous sommes méprisés.» Ceci est à l'adresse des grands qui tiraient vanité des choses extérieures. «Jusqu'à cette heure, nous avons faim et soif, nous sommes nus et maltraités, nous travaillons de nos mains.» Ce n'est pas du passé, mais du présent, que je parle. Peu nous importent les choses humaines et la gloire extérieure, c'est Dieu seul que nous avons en vue, et nous avons bien besoin qu'il en soit toujours de la sorte. Les anges ont les yeux sur nous, c'est vrai; mais Dieu nous voit bien avant eux. L'approbation de Dieu nous suffit. N'est-ce pas lui faire insulte que de chercher avidement les suffrages des hommes, comme si le sien ne suffisait pas à nous louer ? Semblables à ces athlètes de petit lieu, qui rêvent un plus grand théâtre, comme si celui qu'ils ont ne leur donnait pas assez de gloire, ceux qui luttent sous les regards de Dieu et recherchent ensuite les louanges des hommes, préférant ce qui vaut moins à ce qui vaut plus, attirent sur leurs têtes de cruels châtements. Faire tout pour être vu des hommes, voilà ce qui a tout perverti, tout bouleversé sur la terre. Dans la bonne fortune, ne pas se préoccuper de l'approbation de Dieu, et tout attendre des hommes; dans la mauvaise, oublier encore Dieu, et ne se préoccuper que de ses semblables, quelle pernicieuse aberration ! Ah ! les hommes seront avec nous devant le tribunal de Dieu; mais ils ne pourront rien pour nous. Dieu que nous méprisons prononcera la sentence. Nous savons bien ces choses; cependant nous nous attachons à l'homme, et c'est le premier péché. Nul ne voudrait être surpris par l'homme dans un acte coupable; même quand on est dévoré par les feux de l'impureté, on sait enchaîner par crainte des hommes la tyrannie de sa passion; et, quand on n'a que Dieu à redouter, on se permet tout, et la fornication n'est elle-même que le premier des désordres devant lesquels on ne recule pas. N'y a-t-il pas là de quoi attirer sur nos têtes les foudres du ciel ? Et que parlé-je de fornication et d'adultère ? Nous osons bien moins devant les hommes, et bien plus devant Dieu. C'est de là que viennent tous nos maux. S'agit-il de choses véritablement mauvaises, nous craignons plus les hommes que Dieu; s'agit-il du bien, au contraire, nous ne le faisons

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pas s'il est réputé mal aux yeux de la foule, mettant au-dessus de la raison et de la nature des choses l'opinion et la gloire qu'elle donne.

4. Je l'ai dit, nous agissons de la sorte pour les choses mauvaises. Il y a des choses, en effet, qui ne sont pas véritablement bonnes, mais que le vulgaire estime telles; la même habitude nous pousse à les poursuivre comme un bien, et nous nous perdons de toute manière. Peut-être ce que j'avance étonnera plusieurs esprits; je vais en leur faveur m'expliquer plus clairement. Pour prendre le même exemple que plus haut dans la fornication, nous redoutons les hommes plus que Dieu. Par ce fait, nous nous soumettons à leur volonté, nous les reconnaissons pour nos maîtres; or, ces maîtres étant imbus de nombreuses erreurs, nous y participons et nous évitons le bien, s'ils estiment qu'il est mal. Par exemple, la pauvreté est un vice aux yeux du grand nombre; nous la fuyons, non parce qu'elle est honteuse ou que nous la croyons telle, mais seulement parce qu'elle passe pour l'être dans l'esprit de nos maîtres et que nous avons peur d'eux. Ainsi en est-il de l'obscurité, du mépris d'une position sans éclat et sans importance; rien de plus misérable que tout cela dans l'estime du monde. Il suffit; nous nous en détournons moins par conviction que par respect servile pour l'opinion de nos maîtres. Nous recevons un égal dommage de cela même après quoi nous courons. Être riche, vivre dans le faste et les honneurs, quel bien que cela pour le grand nombre ! Et voilà que, toujours poussés par la tyrannie que l'opinion exerce sur nous, nous le recherchons avec ardeur, quoique sans conviction. Le peuple est notre maître, le vulgaire devient pour nous un impitoyable tyran. Il n'a pas besoin de commander pour être obéi; que nous sachions seulement ce qui lui plaît, et nous nous soumettons, tant est profond notre respect pour lui. Dieu, malgré ses appels et ses menaces constantes, n'est pas écouté; et une vile plèbe, le rebut des hommes, n'a pas même besoin de commander; il suffit qu'elle indique ses préférences, nous ne savons pas assez tôt nous y soumettre. – Et comment, direz-vous, s'affranchir de ces maîtres ? – Je vais vous le dire. Soyez plus sage qu'eux, regardez les choses telles qu'elles sont; fuyez le mal, non par crainte des hommes, mais à cause de l'œil de Dieu, qui ne dort jamais, attendez, quand vous faites le bien, de Dieu seul votre couronne. Vous serez libres en toute chose alors, et affranchis des caprices de l'opinion; car celui qui en faisant le bien se préoccupe uniquement d'être approuvé par Dieu, jugeant les hommes incapables de connaître ce qu'il fait, ne tiendra aucun compte de leur opinion dans les autres circonstances.

Comment y arriver ? direz-vous encore. Demandez-vous ce que c'est que l'homme, ce que c'est que Dieu, à qui vous auriez recours si vous perdiez Dieu, et vous aurez rapidement tout remis en ordre. L'homme est sujet au péché comme vous; comme vous il sera jugé et condamné. «L'homme est devenu semblable à la vanité.» Son jugement est sujet à l'erreur; il a besoin d'être corrigé par quelqu'un qui soit au-dessus de lui. L'homme est cendre et poussière; s'il donne des éloges, il le fera témérairement, se laissant guider par son amour ou sa haine; s'il accuse ou censure, il le fera avec le même esprit. Dieu est irrépréhensible dans ses voies et juste dans ses jugements. C'est donc à lui qu'il faut avoir recours. C'est d'ailleurs lui qui t'a fait, c'est lui qui veille sur toi plus que personne. C'est lui qui t'aime plus que tu ne t'aimes toi-même. Pourquoi donc, au mépris de suffrages si précieux, rechercher ceux de l'homme, qui n'est rien, qui agit toujours au hasard ? Il te dit méchant et vicieux, quand tu es vertueux et bon. Ah ! plains le sort de l'homme et pleure sur lui, parce que l'homme est corrompu; méprise sa gloire à cause de l'aveuglement de son esprit. Les apôtres n'échappèrent pas à ses calomnies, mais ils les méprisèrent. Peut-être l'homme te proclame-t-il sage et bienfaisant ? Si tu l'es, ne te laisse pas amollir par ses louanges; si tu ne l'es pas, méprise ses louanges et ris de son approbation.

Voulez-vous savoir combien sont faux les jugements des hommes, combien ils sont vains et ridicules, dictés tantôt par la passion et tantôt par l'erreur, préférés souvent par une ignorance puérile, rapportez-vous aux opinions des anciens. Certes, je n'entends pas mettre en cause le vulgaire, je parle des représentants mêmes de la sagesse, des grands législateurs d'autrefois. Si quelqu'un peut être réputé sage, c'est bien celui qui fut jugé digne de donner des lois aux cités et aux peuples. Or, qu'enseignaient-ils ? Que la fornication n'était pas un mal, qu'il ne fallait pas la punir. Et, de fait, pas de loi publique contre les fornicateurs, on n'était pas pour ce crime traduit en jugement; si parfois il donnait lieu à des poursuites, l'affaire se vidait dans le rire, et le juge refusait de s'en mêler. Il n'y avait pas de sanction contre le jeu, et nul jamais ne fut inquiété pour ce fait. On regardait les excès du boire et du manger, non pas comme un vice, mais presque comme une vertu; c'était dans les festins militaires une noble émulation à qui boirait et mangerait le plus. Les moins sages et les moins

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

robustes étaient ceux qui s'adonnaient davantage à la tyrannie de l'ivresse, ruinant à la fois leurs âmes et leurs corps; et pas un législateur ne daigna punir ce vice.

5. N'est-ce pas le comble de la folie ? Et vous cherchiez encore les louanges de tels hommes, et vous ne vous cachez pas dans le sein de la terre ? Mais, si vous obteniez leurs approbations et leurs suffrages, ne serait-ce pas une raison de plus de rougir d'un tel succès, vu l'état d'esprit de ceux à qui vous les devriez ? Le blasphème non plus n'inspire pas une grande horreur aux sages qui font des lois; nul ne fut cité devant un tribunal pour avoir blasphémé, ni puni pour ce crime. On était déchiré et quelquefois mis à mort pour un larcin, pour un vol quelconque; mais on pouvait blasphémer à l'aise : les lois ne se mêlaient pas de punir ce désordre. L'adultère, aux yeux de la loi et aussi dans l'esprit de la foule, n'était rien. Voulez-vous d'autres preuves de la folie de ces sages ? Elle est aussi manifeste dans les lois qu'ils édictent, que dans les crimes qu'ils ne punissent pas. Savez-vous quelles lois ils font ? Ils construisent des théâtres, ils y amènent des légions de courtisanes et d'esclaves perdus; qui déshonorent la nature, les donnant en spectacle à la multitude assise en haut pour les contempler. C'est ainsi qu'ils amusent le peuple; c'est ainsi qu'ils couronnent ces grands rois dont ils ne cessent d'exalter les trophées et les victoires. De grâce, est-il rien de plus insipide que de tels honneurs, de plus triste que ces plaisirs ? Et c'est de ces sages que vous recherchez les louanges ? Et c'est en compagnie des danseurs, des impudiques, des acteurs et des courtisanes que vous voulez jouir de vos triomphes ? Quelle étrange folie que celle-là ! Volontiers, je demanderais à ces hommes : Est-ce bien ou mal de renverser les lois de la nature, et de se livrer à de honteux commerces ? Tous me répondraient d'une voix : Oui, c'est mal; et de fait ils semblent punir ces crimes dans leurs lois. Mais alors pourquoi tolérer ceux qui les commettent ? Que dis-je ? pourquoi les combler de dons et de faveurs ? Là vous punissez ceux qui se livrent à ces désordres, ici vous les traitez comme les bienfaiteurs de la cité, vous dépensez pour eux des trésors, vous les nourrissez aux dépens du public. Vous direz peut-être : Mais ils sont infâmes ! Alors pourquoi les entretenir ? Pourquoi honorer les rois par des infâmes ! Pourquoi ruiner pour eux les cités ? Pourquoi tant dépenser pour eux ? S'ils sont infâmes, il faut les chasser. Pourquoi donc les avez-vous faits infâmes ? Prétendez-vous les louer ou les condamner ? Les condamner sans doute ? Quoi donc, vous les flétrissez en les faisant infâmes, et vous accourez pour les voir comme des gens d'honneur, vous les admirez, vous les louez, vous les applaudissez. Est-il besoin de vous dire aussi tout ce qui se passe dans les hippodromes et les amphithéâtres ? Quel horrible spectacle que celui-là ! L'homme apprend sans cesse à devenir dur, cruel, sans pitié, il s'habitue à voir des frères mis en pièces, leur sang répandu et les animaux féroces contenter tous leurs instincts. Voilà cependant ce que les plus sages législateurs approuvèrent dès l'origine, au milieu des applaudissements et de l'admiration du peuple.

Mais laissons, si vous le voulez, ces usages évidemment criminels, encore qu'ils n'aient pas été jugés tels par ceux qui les consacèrent. Prenons des préceptes moins révoltants; vous verrez combien ils ont été faussés par le courant de l'opinion. Le mariage est réputé honorable; et chez nous, et chez les autres peuples, il l'est réellement. Néanmoins, que de choses ridicules dans la célébration ! Comment vous les énumérer ? Le grand nombre n'y prennent pas garde, entraînés par leurs occupations ou séduits par l'habitude; il n'est pas inutile de les leur rappeler. Des danses, des chœurs, des chants profanes, des paroles déshonnêtes, des excès et des orgies de toute nature, toute sorte de séductions diaboliques, voilà bien de quoi ces noces se composent. Je sais à quoi je m'expose par ces paroles : on me traitera de ridicule, on m'appellera fou, parce que j'ébranle d'anciens usages, tant l'habitude peut pervertir les idées. N'importe, je serai franc jusqu'au bout. Peut-être, non pas tous, mais quelques-uns au moins, préféreront-ils partager notre ridicule, que rire de nous avec le peuple, de ce rire insensé digne de nos larmes, qui appelle de grands châtiments et de grands supplices. Quoi de plus criminel et de plus funeste que ce qui se passe en ces tristes solennités ? Voilà une vierge qui avait toujours été chaste, qui avait appris à rougir du mal dès son jeune âge, et tout à coup on la force à déposer sa pudeur; au premier jour de ses noces, on l'habitue à tout oser; elle est jetée dans le monde par des hommes grossiers, sans délicatesse et sans retenue, livrée à tous les excès de l'intempérance et de la volupté ! Quel est le vice qui ne sera pas connu de cette femme, à partir de ce moment ? Hardiesse, témérité, impudence lascive, amour de la vaine gloire, son cœur connaîtra toutes ces choses. Elle désirera que tous ses jours ressemblent à ces jours de fête. Voilà pourquoi les femmes sont vaines et prodigues; voilà pourquoi elles ont tant d'audace; voilà la raison de leurs nombreux défauts. Et n'alléguez pas la coutume. Le mal, il ne faut pas se le permettre une seule fois; le bien, il faut l'accomplir sans relâche. De votre propre aveu, la fornication est

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

mauvaise. Eh bien, la tolérerez-vous une seule fois ? Non certes. Pourquoi ? Parce qu'elle n'en demeure pas moins mauvaise pour être plus rare. Si donc les plaisirs qu'on offre à une nouvelle épouse sont permis, ne l'en privez jamais; s'ils sont défendus, pourquoi les lui donner une seule fois ?

6. Mais je vous entends; vous dites : Condamnez-vous les noces ? Dieu m'en garde; je ne suis pas aussi dénué de sens. Ce que je n'approuve pas, ce sont les rites dont on les entoure; les superfluités qu'on y joint. Dès ce moment, avant même d'avoir vu son époux, l'épouse a gagné beaucoup de cœurs. Que de regards tournés vers cette femme ! Et la conséquence, voulez-vous la savoir ? Quelque chaste qu'elle soit, elle n'échappera pas à de mauvais soupçons; et, si elle ne veille pas sur elle-même, elle tombera bientôt. Or, la source de ce mal, c'est dans les licences du jour des noces qu'il la faut chercher. Et cependant, malgré tant de déplorables résultats, malheur à ceux qui se permettraient de s'en affranchir ! Des hommes bien inférieurs aux animaux voient avec peine qu'on les omette; ils se regardent comme offensés de notre opinion, et c'est une indignité à leurs yeux qu'une nouvelle épousée ne se produise pas en public et ne se donne point en spectacle à une foule de curieux. Ah ! que c'est bien autrement qu'il faudrait voir les choses ! L'outrage vrai, le ridicule réel, ils sont dans les modes en usage. Je sais, encore une fois, qu'on ne manquera pas de nous traiter de fous, et de rire de nos paroles. Je brave facilement cette impopularité, si par là je fais éviter quelques désordres. Qu'il serait ridicule, en effet, de rechercher soi-même les faveurs de la multitude, quand on conseille aux autres de les mépriser.

Poursuivons cependant le tableau des fêtes que nous flétrissons. Après les excès de la journée, le soir venu, voyez ces hommes, repus et ardents au plaisir, qui s'apprêtent à voir les traits de ce visage encore vierge. Suivez leurs pas; ils sortent de la maison, parcourent la place publique, portent des flambeaux autour de la pauvre épouse, afin qu'elle puisse bien être aperçue de loin, cherchant ainsi à lui ravir tout sentiment de pudeur. Ce n'est pas assez, on tient à ses côtés des propos obscènes, usage dont on ne saurait s'affranchir. Les vagabonds, la vile populace, les hommes perdus grossissant le cortège, ne connaissent pas de retenue dans leurs paroles, pour exciter au plaisir et l'époux et l'épouse. Rien d'honnête; partout l'obscénité et l'infamie. Sera-t-il facile à l'épouse, au milieu de tout ce qu'elle voit, de tout ce qu'elle entend, de comprendre la véritable loi de la chasteté ? C'est une rivalité diabolique parmi ceux qui poussent à ces turpitudes; c'est à qui l'emportera en paroles impures, en termes grossiers, en scandales pernicieux pour ceux qui en sont témoins; et la victoire appartient au plus éhonté, au plus infâme.

Encore une fois je sais combien fâcheux et importun je paraîtrai pour vouloir ainsi enlever à la vie un de ses plaisirs, et c'est justement ce qui m'attriste. Quoi, prendre pour un plaisir des choses si pénibles ! N'est-il pas pénible, en effet, d'être ainsi couvert de mépris et d'outrages, d'être marqué, soi-même et son épouse, du sceau du déshonneur et de l'ignominie ? Quoi ! si votre épouse a été insultée sur la place publique, vous remuez ciel et terre pour venger cet affront, vous déclarez la vie insupportable; et vous n'avez pas honte de vous mal conduire avec elle, en face de la cité tout entière ! Vous vous en réjouissez ! Vous en faites un sujet d'orgueil ? Déplorables et ridicules contradictions ! Vous vous retranchez, il est vrai, derrière l'usage. Mais qu'il est triste que le démon ait réussi à vous en imposer la tyrannie ! C'est parce que les noces sont honorables, ayant pour but de conserver et d'accroître le genre humain; c'est parce qu'elles sont la source de biens innombrables, que le malin esprit, attristé, sachant quel rempart elles sont contre la fornication, suscite d'une autre façon toute sorte d'impudicités. Que de vierges déshonorées dans ces réunions profanes ! Sans doute on n'en vient pas toujours à ces excès; mais pour le démon, c'est assez d'avoir par ces paroles impures et ces chants licencieux, donné l'épouse en spectacle et montré pompeusement l'époux sur la place publique. Or, comme tout cela se fait le soir, et qu'il ne faut pas que les ténèbres empêchent d'apercevoir ces désordres, on allume des torches en grand nombre, et rien ne reste caché.

Pourquoi cette populace ameutée ? Que signifie cette ivresse et le bruit de ces instruments ? On veut évidemment que nul n'ignore ce qui se passe, et que ceux-là même qui dorment dans l'intérieur des maisons, réveillés par le tumulte de la rue, se montrent du haut de leur balcon pour être témoins de cette comédie. Que dire de ces chants grossiers, impudiques, consacrés à de criminelles amours, à des commerces illicites, à la ruine des familles, à des souvenirs tragiques, et qui redisent sans cesse les noms d'amant et d'amie, d'amante et d'amie ? Ô spectacle plus désolant encore ! là, dans ces fêtes, il y a des vierges qui ont perdu toute modestie. On prétend par elle honorer l'épouse, on l'insulte plutôt. Voyez-les : elles ne reculent devant rien, elles se permettent toutes les licences devant les jeunes

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

gens qui sont avec elles, et répètent sur des airs sataniques des refrains insensés et des couplets honteux. Me demanderez-vous encore d'où viennent les adultères ? d'où la fornication ? d'où les tristes effets des noces ? Vous direz : Mais les femmes bien nées et honnêtes ne se permettent pas ces choses. Pourquoi donc me tourner en ridicule pour une loi que vous connaissez avant moi ? Si ces choses sont bonnes, permettez-les à toutes. Pour être pauvres, ces femmes ne sont-elles pas vierges, et n'ont-elles plus à veiller sur leur chasteté ? Une vierge qui se mêle sur un même théâtre à des jeunes gens perdus, ne la tenez-vous pas pour plus déshonnête qu'une courtisane ? Si vous dites que les servantes seules paraissent ainsi en public, vous ne serez pas excusés, car à elles non plus il ne fallait pas le permettre.

7. La source de tous nos maux, c'est que nous n'avons aucun souci de la famille. Tout est dit, quand vous avez prononcé ces paroles : C'est un esclave, ce sont des servantes. Et cependant vous entendez tous les jours qu'«il n'y a dans le Christ ni esclave ni homme libre.» (Gal 3,28) Eh quoi ! vous ne méprisez ni votre cheval, ni votre âne, vous faites tout pour qu'ils ne deviennent pas vicieux; et vous méprisez vos serviteurs doués d'une âme comme vous ? Vos serviteurs ! que dis-je ? vos fils et vos filles. Après cela qu'arrive-t-il ? On le devine; la douleur, après toutes ces folles joies, et souvent la ruine ou au moins des pertes considérables; car dans ce tourbillon et ce tumulte, beaucoup d'or aura été perdu. Arrive ensuite la naissance d'un enfant, c'est la même folie, les symboles les plus dignes de risée. S'agit-il de donner un nom au nouveau-né, au lieu de lui donner le nom d'un saint, comme faisaient nos pères, on donne un nom à des torches allumées, et l'enfant porte celui de la torche qui dure davantage ! on en augure qu'il vivra plus longtemps. Et si, comme cela arrive souvent, l'enfant est emporté par une mort prématurée, le démon ne se tient pas de joie d'avoir pu tromper des hommes comme de pauvres enfants. Que dire de ces bracelets et de ces bandelettes, de ces fils de pourpre, de tous ces ornements absurdes dont on charge les enfants quand il faudrait uniquement les placer sous la garde de la croix ? Mais la croix, cet instrument de la conversion du monde, qui a frappé le démon au cœur et a ruiné toute sa puissance, elle est devenue un objet de mépris, on aime mieux protéger l'enfant par de misérables oripeaux que par ce signe du salut. Et maintenant dénoncerai-je une chose plus ridicule encore ? Qu'on nous pardonne cet excès de franchise; pour guérir une plaie purulente, il ne faut pas craindre de souiller ses mains. Cet usage, d'autant plus lamentable qu'on y prend moins garde, est le principe d'une foule d'abus étranges et insensés, Les femmes, nourrices ou serrantes, prenant de la boue dans le bain, en frottent du doigt le front de l'enfant, et, quand on leur demande ce que signifie cette boue, elle a, répondent-elles, la puissance de détourner les maléfices, la jalousie et la haine. Vraiment il en serait ainsi, et il suffirait d'un peu de boue pour ruiner tous les artifices du démon ! De grâce, répondez; ne rougisseriez-vous pas de honte ? Comprendrez-vous enfin les pièges que le démon vous tend ? Ne voyez-vous pas comment dès l'âge le plus tendre il cherche à vous induire au mal ? Voyons : si telle est l'efficacité d'un peu de boue, pourquoi ne pas faire sur votre front d'homme ce qu'on a fait sur votre tête d'enfant ! C'est bien maintenant surtout que vous avez à lutter contre les efforts des jaloux ? Pourquoi ne pas faire sur tout votre corps ce que vous feriez sur votre front ? Si un peu de boue touchant votre front a une si grande puissance, pourquoi ne pas étendre cette onction à tous vos membres ? Voilà bien les ruses et les comédies du démon; et par là il ne prétend pas seulement s'amuser de nous, il veut encore précipiter dans l'abîme ceux qui se laissent tromper. Que de telles pratiques fussent en usage chez les païens, on le comprend; mais qu'il est triste de les voir adoptées par des chrétiens élevés à l'intelligence des divins mystères. Dieu vous a marqués au front d'une onction spirituelle, et vous souillez le front de votre fils par une onction de terre et de boue ! Dieu vous a ennobli, et vous vous avilissez vous-même ! Vous devriez porter au front le signe tutélaire et invincible de la croix, et vous préférez à cette égide sacrée je ne sais quelles jongleries sataniques !

Il y en a qui ne donnent pas d'importance à ces pratiques, et c'est à tort; car elles engendrent une foule de maux considérables. D'ailleurs qu'ils sachent bien que Paul ne crut pas devoir négliger les petites choses. Quoi de moins important en apparence pour un homme que de se couvrir la tête ? Voyez cependant comme l'Apôtre insiste à ce sujet, comme il le défend avec énergie, entre autres raisons parce que celui qui le fait déshonore sa tête. Quoi, il suffit de couvrir sa tête pour la déshonorer, et on ne déshonorerait pas celle de son fils en la souillant de boue ? Pourquoi, je vous demande, conduire vos fils sous les mains du prêtre ? Pourquoi demander au ministre de Dieu de faire un signe sacré sur ce front dégradé par la boue ? Plus de ces détestables pratiques, mes frères; dès leur plus tendre enfance couvrez vos enfants d'armes spirituelles; enseignez-leur à marquer leur front du signe de la croix, et vous-mêmes prévenez-les en les marquant de ce signe sacré quand ils ne sont pas encore capables

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

de le faire. Que dire encore des pratiques sataniques usitées dans la douleur qui précède la naissance des enfants, dans cette naissance elle-même, et qui retombent sur la tête de celles qui les implorent ? Que dire des rites de la mort et des funérailles, gémissements, plaintes insensées, ridicules autour des tombeaux, luxe effréné des sépulcres, cortège singulier et inopportun de femmes qui se lamentent, observations des jours, des entrées et des sorties; que penser de ces choses ? Est-ce là, dites-moi, la gloire que vous ambitionnez ? N'est-ce pas à vous une folie sans égale de courir après les approbations de ces hommes si corrompus dans leur esprit, si vains dans leur conduite, quand nous devrions, dans toutes nos actions et nos paroles, nous préoccuper seulement de l'œil vigilant de Dieu et de sa loi ? Les hommes, même quand ils vous louent, ne peuvent vous être d'aucun avantage, tandis que Dieu, si nos actions lui sont agréables, peut nous donner dès ce monde la gloire que nous désirons, en attendant dans l'autre les biens mystérieux de l'éternité. Puisse cette faveur nous être accordée par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, honneur et puissance, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.